

« ...Et Laura ne répondait rien »

Rodrigue Villeneuve

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villeneuve, R. (1991). Compte rendu de [« ...Et Laura ne répondait rien »]. *Jeu*, (58), 151–152.

critiques

«...et Laura ne répondait rien»

Texte de René-Daniel Dubois. Mise en scène : Martin Faucher; assistance à la mise en scène : Lise Poulin; décor : Stéphane Roy; costumes : François Barbeau; éclairages : Manon Choinière; environnement sonore : Claude Lemelin. Avec Marc Béland et Janine Sutto. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 17 septembre au 13 octobre 1990.

un théâtre de voix

J'écris ces lignes longtemps après avoir vu le spectacle. À partir de notes. Je ne fais sans doute qu'accuser ainsi la distance qui existe toujours entre le spectacle passé et la parole qui cherche à l'attraper. Vainement. Le recul plus important ne change rien à la nature de l'exercice. Au souvenir «vivide» succède un autre travail de la mémoire, pas beaucoup plus risqué, non moins fécond sans doute. La mémoire ne répète pas, on le sait, elle fabrique. Ici autre chose, mais qui, par rapport au «vrai» de la représentation, appartiendra tout autant au réel, celui que seul le discours fait advenir.

Je cite le programme : «Il s'agit d'une série d'enregistrements «d'amateurs», sur cassette, réalisés par un jeune INFIRMIER, dans une résidence pour vieillards. La plus grande partie de ces enregistrements a été effectuée il y a quelques années, au printemps; le reste, constituant la mise en contexte, a été rajouté par le jeune homme, récemment. MADAME F y raconte qu'il y a plus de trente ans, la plus grande — peut-être même la seule — amie qu'elle ait jamais eue, LAURA, a un jour décidé de ne plus «jouer le jeu» et est partie vivre sa vie. MADAME F ne s'en est jamais remise. Pour le jeune homme, cette découverte, que l'on puisse vivre avec le sentiment d'être mort, fut marquante.»

Tout est là, les éléments qui faisaient l'intérêt de ce spectacle, et il y en avait d'importants, et aussi

ce qui, dès le départ, le rendait impossible et que, par une étrange erreur de lecture, on n'a pas vu. Insistons d'abord là-dessus. Il s'agit bien en effet d'une «série d'enregistrements», qui sont déjà faits quand commence la pièce. Il ne devrait donc, à strictement parler, ne rien se passer d'autre sur la scène que l'écoute de ces bandes. Ce qui, on l'admettra, est assez difficile à imaginer : le spectateur convoqué non pas pour voir et écouter, mais pour écouter seulement, écouter les voix de madame Sutto et de Marc Béland, et voir aussi, à bien y penser, le magnétophone posé par terre, tout seul, perdu dans ce très bel espace conçu par Stéphane Roy.

Ou encore, si on s'attache vraiment au résumé et si on se fie au malaise «structural» (!) éprouvé pendant le spectacle — on y reviendra —, il faudrait plutôt dire que ce qui pourrait se «passer» ce serait tout au plus qu'on illustre la dernière phrase : qu'on prenne pour sujet scénique l'état du jeune homme ayant fait cette «découverte marquante» et réécoutant les enregistrements qu'il a soigneusement montés en y intercalant ses commentaires. Ce serait peu, une telle «action», mais ça aurait pu aussi être très beau, autrement plus risqué pour Béland, et plus satisfaisant pour le spectateur. Quelque chose proche de *l'Intérieur* de Maeterlinck, que Claude Régy a monté à Paris, il y a quelques années. Je ne veux pas faire assaut de références à mon tour, la critique s'étant plu à voir dans le texte de Dubois des relents de vieux théâtre français des années cinquante (quelle horreur, mais au moins reposante!), ou encore — est-ce mieux? est-ce pire? — des accents durassiens. Je parle bien sûr du climat que crée l'absence presque totale d'action, au sens où on l'entend d'habitude au théâtre : la scène, sous le coup d'une perversion

Janine Sutto dans le rôle de Madame F : «une sorte de présence flottante, un jeu admirable». Photo : Les Papparazzi.

par rapport à sa «nature», n'est plus qu'un lieu que remplit presque, étal, un récit.

Au lieu de cela, qui était à mon avis tout ce qu'on pouvait faire de ce texte tel qu'il est écrit, on a cherché à «présentifier», à montrer les enregistrements en train de se faire. Cela nous a valu une remarquable performance de comédienne. Janine Sutto a réussi à imposer, sans aucune hystérie, sans complaisance, avec une sorte de «présence flottante» — comme on dit «attention flottante» — irrécusable, un personnage difficilement oubliable. C'est une réussite remarquable, qui doit bien dépendre un peu du texte. Il y a dans celui-ci quelque chose dans la veine d'Andrée Maillet, un charme dont on se garde parce qu'il vient d'une tenue bourgeoise qui peut agacer. Mais ici précisément, et c'est ce que Janine Sutto montrait admirablement, cette tenue est la forme du vide, de la mort et d'une impitoyable clairvoyance, c'est-à-dire d'une cruauté sans faille à l'égard de soi-même. Le personnage par moments s'effaçait presque; ce qui restait, c'était le visage d'oiseau de la vieille dont Marc Béland, très *cool*, trop *cool*, cherchait à s'approcher timidement en oiseau filial.

Cela justifiait-il un choix de mise en scène qui, allant contre le texte, enferrait le spectateur dans un récit dont il ne parvenait pas à contrôler les niveaux, éprouvant ce malaise «structural» dont j'ai parlé plus haut? Il ne s'agit pas là du refus d'une complexité narrative (les récits emboîtés), après tout fort connue depuis les *Mille et Une Nuits*, ni non plus d'une maladie d'intellectuel, mais seulement du vague sentiment de perdre pied parce que quelque chose de non voulu vous échappe. Il a fallu violenter ce texte, qui est essentiellement une narration (ou des narrations plutôt, celles de Madame F. et de l'infirmier), et qui plus est *enregistrée*, pour l'amener à la scène. Il a fallu refuser de voir qu'il ne pouvait qu'être entendu, et que l'obliger à montrer, comme d'habitude montre la scène, l'«insignifiait» pour une bonne part.

Le texte y a perdu et le spectacle aussi qui, boitant insensiblement, ne parvenait pas à convaincre vraiment, malgré d'évidentes qualités : transparence de la mise en scène de Martin Faucher, jeu

admirable de Janine Sutto, scénographie qui réussissait à donner miraculeusement l'impression d'une esquisse. Il aurait fallu oser aller plus loin dans l'effacement. Ce théâtre est du théâtre de voix — comme il y a du théâtre de gestes ou du théâtre d'images — ce qui ne signifie pas qu'il n'a pas sa place au théâtre.

rodrigue villeneuve

«les lettres de la religieuse portugaise»

Texte attribué à Guilleragues. Adaptation et mise en scène : Denys Arcand; assistance à la mise en scène et régie : Alain Roy; scénographie : François Séguin; costumes : Marc-André Coulombe; éclairages : Stéphane Mongeau; environnement sonore : Richard Soly. Avec Anne Dorval (Marianne, la religieuse portugaise), Luc Picard (un lieutenant de l'armée française), Johanne-Marie Tremblay (Doña Brites) et Jean-François Casabonne (Rodrigue, le frère de Marianne). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 12 novembre au 8 décembre 1990.

traité de la passion

Si la réussite d'un spectacle peut se mesurer au degré de catharsis qu'il réussit à atteindre, ce spectacle est alors fort réussi, parce qu'on en sort immunisé contre le désir de la passion, convaincu que la suprême malédiction, c'est d'aimer. Réussite d'autant plus notable qu'elle repose sur une sorte de gageure, celle d'adapter pour la scène cinq lettres qui font en tout vingt-cinq pages, opuscule publié pour la première fois en 1669 de façon anonyme et longtemps tenu pour un document authentique. Certains chercheurs en attribuent la paternité, preuves plus ou moins sûres à l'appui, au vicomte de Guilleragues¹. Même si la passion qui s'y exprime a tous les accents de la vérité (mais au prix d'une rhétorique savamment maîtrisée, à vrai dire), elle ne semble pas, de prime abord, posséder les éléments indispensables à une action dramatique. La religieuse y développe inlassablement, quoique de façon inventive et toujours renouvelée,

1. Voir la mise au point de Bernard Bray dans la notice aux *Lettres portugaises* publiées par les Éditions Garnier-Flammarion, p. 59-67.